

Jacqueline HADZIIOSSIF

APERÇU DES ÎLES GRECQUES AU MOYEN ÂGE

L'univers insulaire depuis l'antiquité a souvent servi de support et de prétexte à un discours inspiré de traditions livresques et légendaires, où se mêlent l'imaginaire et le réel. L'île apparaît comme un microcosme commode à l'intérieur duquel peut s'élaborer «une vision fantasmée de l'Ailleurs et de l'Autre»¹. Ce processus s'effectue à partir d'un regard qui reste souvent extérieur à un univers que le narrateur crée entièrement, ou en face d'une réalité dont il ne retient que des éléments particuliers pour illustrer sa thèse. L'île devient support du merveilleux, lieu de passage vers un paradis imaginaire, ou même vers un au-delà infernal comme l'a été la Sicile² au cours des siècles.

La notion moderne d'insularité se forge au cours des XVIII^e-XIX^e siècles. Lucien Febvre, dans son *Introduction géographique à l'Histoire* remarque que ce concept est venu tard dans la pensée occidentale, il évoque «la notion d'unité insulaire», «la notion biologique d'insularité»:

parcelles du globe isolées, séparées de toutes les autres contrées par une ceinture liquide d'efficace protection. N'est-ce point naturel qu'elles donnent naissance à des sociétés de type original assez semblables les unes aux autres, assez aisément comparables et qui, vivant sur des fonds analogues, plutôt pauvres et maigres en ressources, se perpétuent sous la forme même que le milieu leur a imprimée en les marquant de sa puissante empreinte³

Il cite les voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde de Cook, ces récits de voyages, qui ont décrit avec brio les caractéristiques de la faune et

¹ F. Dubost, «Insularités imaginaires et récit médiéval: l'insularisation», *L'insularité, Thématique et Représentations*. Textes réunis par J.C. Marimoutou et J.M Racault. Université de la Réunion, Faculté des Lettres et Sciences Humaines. Paris, Éd. L'Harmattan, 1995, pp. 46-57.

² H. Bresc et G. Bresc-Bautier, *Palerme 1070-1492. Mosaïque de peuples, nation rebelle, la naissance violente de l'identité sicilienne*, Paris, Éd. Autrement, 1993, pp. 195-205.

³ L. Febvre, *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*. Paris, La Renaissance du Livre, 1922, pp. 246-247 et 270-271.

de la flore insulaires, selon lui, auraient influencé au XIX^e siècle les historiens, les économistes, les juristes et les linguistes en les amenant à définir un type de sociétés humaines insulaires. À travers ce discours de scientificité, Lucien Febvre crée une nouvelle approche fantastique et mythique de l'univers insulaire. Fort des récents acquis de la science géographique, il présente l'île comme: «tour de côtes, circuit de rivages, habitat littoral parfait», mais si l'île peut signifier isolement, archaïsme, elle est également ouverture vers le monde, il célèbre «le type de l'insulaire sur qui passe incessamment le vent qui vient du large, l'appel de l'inconnu lointain».

Au Moyen Âge, la notion d'insularité telle qu'elle se forme progressivement à travers les écrits des naturalistes, des historiens, des géographes, n'existe pas. Les îles suggèrent aux chroniqueurs, aux narrateurs des récits dont les références sont empruntées à la mythologie, au fantastique ou au folklore. Aux XIII-XV^e siècles, lorsque le développement de la cartographie substitue à l'image précédente une appréhension plus réaliste de l'univers des îles, ce sont des préoccupations pragmatiques, qui motivent une approche différente des utilisateurs des portulans.

À mi-chemin entre le récit onirique et la réalité se situe le *Songe du Vieil Pèlerin* de l'aventurier Philippe de Mézières qui retrace ses années au service du roi Pierre I de Lusignan, à Chypre et dans les Îles de l'Archipel; en dépit de sa connaissance vécue des îles de la Méditerranée orientale, son regard reste encore extérieur, il se rattache à la tradition des récits antérieurs en mêlant culture livresque et politique à ce récit onirique. Pour tenter de pénétrer de l'intérieur dans l'univers insulaire, j'ai eu recours à la *Chronique du doux pays de Chypre*, écrite par le chypriote Léonce Makhairas. Ce récit d'un contemporain de la fin du XIV^e siècle et du début du XV^e siècle, permet d'apercevoir le point de vue d'un insulaire, un homme cultivé appartenant au cercle du pouvoir. C'est à partir de ces quatre sources: les récits de voyageurs, les portulans et la cartographie, le *Songe* de Philippe de Mézières et la *Chronique* de Léonce Makhairas que l'on s'interrogera sur la manière dont les hommes au Moyen Âge conçoivent l'univers des îles.

LES RÉCITS DE VOYAGE

Depuis le haut Moyen Âge, les récits de voyage retracent les pèlerinages vers les Lieux Saints: Rome siège de la Confession du prince des apôtres, Jérusalem lieu du Saint Sépulcre. Les récits de voyage vers la Méditerranée orientale se multiplient lorsque le départ vers les Lieux Saints se transforme en croisades. Guibert de Nogent relate l'histoire de la première croisade à travers sa *Gesta Dei per Francos*, Guillaume de Tyr natif de Terre Sainte dans son *Historia rerum transmarinarum* retrace la vie du royaume franc de Palestine. L'*Historia* de Baudri de Bourgueil, l'*Histoire de la guerre sainte* d'Ambroise, pèlerin d'Evreux, abordent ces thèmes en vers, ou en prose vernaculaire comme

les récits célèbres de Robert de Clari, de Joinville et de Geoffroy de Villehardouin⁴. Ils évoquent les diverses impressions, les étonnements des Latins devant ces rivages où ils abordent pour la première fois.

Le récit de voyage, écrit immédiatement ou réélaboré plusieurs années après les faits, livre aux contemporains l'expérience vécue au loin, transformée au retour. Oeuvre littéraire, genre nouveau entre la chronique, l'épopée, le genre hagiographique, elle est pérégrination, devisement du monde. Elle s'inspire souvent de l'*Histoire du bon roi Alexandre*, le pseudo Callisthène⁵ qui retrace les enfances d'Alexandre, les voyages et les conquêtes le conduisant à la lisière du monde connu.

En utilisant cette geste, le récit de voyage en Occident apparaît comme une quête individuelle, l'aventure de l'âme et du corps, la confrontation avec l'autre, la recherche de son identité à travers l'épreuve du voyage. Le récit se veut exemplaire, il tente de livrer à son public, aux futurs pèlerins, aux voyageurs, un guide, un recueil d'expériences vécues, ou de récits par ouï-dire, une somme à laquelle s'ajoutent des compilations, des lectures réalisées avant le périple ou à l'issue de ce dernier. Il puise largement dans les écrits littéraires de ses prédécesseurs, en particulier dans la version latine du *Roman d'Alexandre* adaptée du grec par Julius Valerius auteur d'un itinéraire d'Alexandre dédié à Constance II au IV^e siècle ap. J.C., ainsi que dans celle du XI^e siècle, inspirée par les traductions latines de Valerius et de Léon le Diacre intitulée *Historia de proeliis*, l'Histoire des combats d'Alexandre, devenue la source principale des compilations médiévales⁶. En évoquant le voyage d'Alexandre, l'auteur des récits de voyage tente de retrouver le fil conducteur du voyage initiatique, qui est celui de l'âme à la recherche de l'au-delà, du salut, voyage au cours duquel l'élève balbutiant finit par révéler au maître les secrets du monde, sa signification réelle, le cosmos n'étant que le reflet du divin. Tel Alexandre, le voyageur apparaît comme un être inassouvi, à la poursuite d'un ailleurs souvent inaccessible. Le voyageur cherche à s'éprouver à travers les périls de la pérégrination et les joies de la découverte⁷. Microcosme, en parcourant le monde connu, il amorce un périple qui préfigure les tribulations de l'âme à travers le voyage de la vie.

⁴ *Historiens et chroniqueurs du Moyen Âge*, édit. par A. Pauphilet et E. Pognon, Paris, Gallimard, 1952.

⁵ D.J.A. Ross, *Alexander historiatus*, Londres, Wartburg Institute Surveys, 1963. G. Bounaire et B. Serret, *Le pseudo Callisthène, le Roman d'Alexandre, la vie et les faits d'Alexandre de Macédoine*, Paris, les Belles Lettres, 1992.

⁶ A. Pinchart, «Miniaturistes, enlumineurs et calligraphes employés par Philippe le Bon et Charles le Téméraire», *Bulletin des commissions royales d'art et d'archéologie*, 4^e année, Bruxelles, 1865, p. 475.

⁷ Voir S. Vilatte, «L'insularité dans la pensée grecque: au carrefour de la Géographie, de l'Ethnographie, de l'Histoire», *Revue Historique*, tome CCLXXXI, 1989, pp. 3-12.

LE SONGE DU VIEIL PÉLERIN: CHYPRE ET LES ÎLES DE L'ARCHIPEL

À la rencontre de la vision onirique et du conte politique se situe le *Songe du Vieil Pélerin* de Philippe de Mezières. Ce chevalier picard apparenté aux Dainville, passe une partie de sa vie au service du roi de Chypre, Pierre I de Lusignan. Parti en croisade à la suite du dauphin Humbert II en 1346, à vingt ans il effectue le pèlerinage de Jérusalem et rêve de créer un nouvel ordre de chevalerie militaire, celui des chevaliers de la Passion. Ayant fait la connaissance des Lusignan, il passe au service de Pierre de Tripoli fils de Hugues IV de Lusignan roi de Chypre. Devenu le chancelier de Pierre I, à sa suite il parcourt la chrétienté de 1362 à 1365, plus tard il participe à ses côtés à la prise d'Alexandrie. De 1367 à 1368, le souverain l'envoie en mission dans tout l'Occident. Après l'assassinat du roi par des chevaliers, Philippe de Mézières quitte Chypre, il séjourne à Venise, puis en Avignon, avant de gagner Paris en 1473. Il y devient le conseiller et l'ami du roi Charles V, qui l'a choisi dans son testament pour participer au conseil de tutelle des enfants royaux. Après le long séjour en Méditerranée orientale, il n'oublie pas les îles de l'Archipel⁸, il conçoit le projet de rassembler les forces de la chrétienté sous l'hégide de son pupille, le jeune roi Charles VI qui vient de succéder à son père. Il en fait le jeune roi idéal, l'espoir des chrétiens de l'Archipel, présentés comme orphelins et sans protecteur depuis la disparition tragique de Pierre I de Lusignan. Il espère aussi peut-être revenir aux affaires par son intermédiaire. Sous une forme allégorique, il expose son dessein politique à son fils spirituel, Charles VI⁹. Le vieux pèlerin qu'il est devenu au cours de sa vie, relate le songe qu'il a fait à Paris, au pied de l'autel de l'église des Célestins où il s'est retiré.

⁸ La notion d'Archipel ne correspond pas toujours à la notion géographique actuelle, mais désigne alors et jusqu'au XVIII^e siècle toutes les îles à population grecque, y compris Chypre. J.J. Rousseau en est une illustration, en écrivant à son ami Laliaud le 5 octobre 1768: «Je voudrais Monsieur trouver quelque moyen d'aller finir ma vie dans les îles de l'Archipel, dans celle de Chypre». R. Trousseau, «Jean Jacques Rousseau et le Mythe insulaire», *L'Insularité...*, pp. 105-113. Dans le *Dictionnaire géographique portatif* de Vosgien, Paris, 1767, on commence à établir une distinction: l'Archipel, partie considérable de la Mer Méditerranée, appartient à l'Europe et à l'Asie, elle est limitée au sud par l'île de Candie et par Rhodes, tandis que Chypre est définie comme une grande île d'Asie.

⁹ F. Autrand, *Charles V*, Paris, Éds. Fayard, 1994, pp. 695-698. Après la bataille de Smyrne, il est armé chevalier et rencontre les Lusignan, après avoir suivi la croisade du dauphin Humbert II en 1346. Il devient chancelier de Pierre de Chypre en 1360 et participe à la croisade d'Alexandrie de 1365. Pierre de Chypre est assassiné en 1369. Philippe de Mézières se retire à Venise, puis se rend en Avignon et à Paris, de 1373 à 1380, il est membre du conseil du roi. À la mort de ce dernier, il se retire à Paris dans le couvent de l'ordre des Célestins.

Deux figures imaginaires lui apparaissent en songe: «Ardent Désir» et sa soeur «Bonne Espérance». Elles s'adressent à lui en prononçant ces paroles: «Nous sommes pélerins qui alons quérant une aventure dont maint marchands souffrent maint grant arseure»¹⁰. Les deux pélerins imaginaires ne partent pas à la recherche des Lieux Saints, comme leurs frères mortels qui sont aussi des marchands, mais en quête du paradis terrestre où vivent les trois filles de Dieu, sous les traits de trois souveraines. La première a pour nom la «Riche Précieuse», c'est-à-dire la Vérité qui est Dieu, la seconde la «Doulce Amour» symbolise la Charité qui est Jésus Christ, la dernière la «Dame des Oeuvres» symbolise le Doux Saint Esprit. Elles sont entourées d'une cour où se détachent leurs trois dames «Allégresse», «Amoureuse», «Bonne Aventure», ces trois dames sont les symboles de Paix, Miséricorde et de Justice. Or ces reines ont quitté le paradis terrestre pour effectuer un périple par mer en Inde majeure, c'est-à-dire la côte de Coromandel et l'île de Ceylan. Philippe de Mézières relate comment

La Riche Précieuse avec toute sa belle compaignyie vint en Ynde la Majeure. Trespasèrent par mer et par IIII m Ysles, grandes et en partie bien habitées, esquelles sont gymgybre, canelle, poyvre, noix muscade. Et en certains ysles fait si tresgrant chault que les hommes sont vestuz de rayz de saye et a chacun neue est attachée une pierre précieuse. Autres ysles y a ou il y a tant d'or que l'apparaz des gens d'estat soit toutes couvertes de grandes lames de fin or¹¹

Au cours de ce périple dans les îles de l'Inde majeure, elles croisent la terre des Bragamains où les hommes vivent à l'état de Nature, elles passent en la terre et

ysle de Femenie que, par vile lacheté des hommes, les femmes s'armoyent et, vaillamment gouvernant, deffendoyent leur royaume, c'est leur ysle. Et nul homme n'y osoit arrester fors seulement pour engendrer enfans. Et quant elles estoient grosses, les hommes n'y povoient plus arrester. Et quant leurs enfans estoient grans avant qu'ils peussent porter armes, elles les mectoient hors de leur ysle¹²

Elles tentent vainement de retrouver le peuple qui par sainte Alchimie réussisse à multiplier le besant de l'âme, que leur a donné le Christ. Leur quête s'avère vaine, elles retournent en Occident et c'est lors de leur séjour

¹⁰ *Le Songe du Vieil Pèlerin*, édit. G.W. Coopland, Cambridge, 1969, 2 vol.; vol. 1, p. 192.

¹¹ *Le Songe...*, Livre I, fol. 44 v°1, fol. 45 r°1, pp. 222, 224, 227.

¹² Marco Polo décrit deux îles Mâle et Femelle, placées entre Sokotra et le Mekran. Il raconte que les hommes de l'île Mâle viennent passer trois mois au printemps à l'île des Femmes. *La Description du Monde*, texte intégral en français moderne avec introduction et notes par L.Hambis, Paris, Éds. C. Klincksieck, 1955, pp. 284-285.

à Venise que leur parvient la messagère des habitants des îles de l'Archipel. «Dévotion Désespérée» apparaît à leurs yeux sous les traits d'une vieille femme échevelée, en deuil, qui au nom «de toutes les îles de l'Archipel» qu'elle évalue au nombre de mille cinq cents îles, réclame un secours contre les Turcs et les Sarrasins. Par sa voix, Philippe de Mézières réclame l'aide de l'Occident pour sauver les dernières possessions latines demeurées en Orient. Il précise en effet que tous ces gens pour lesquels elle prie sont tous marqués du signe du Thau, ils sont des chrétiens romains, il passe sous silence la plus grande partie de la population qui est orthodoxe. Lorsqu'il fait de «Dévotion Désespérée» le porte-parole de l'Archipel, ces îles ne sont presque plus que «champs ensanglantés». Quant aux habitants, «ils se languissent certains réduits au servage de Mahomet. Ils n'ont plus d'espérance, ils s'attendent à ce que la foi du Christ un jour ne soit en ruine». Il souligne que les Latins de l'Archipel sont en double péril de mort, la mort physique et la mort de l'âme, car il ne leur reste plus que le suicide en cas de défaite, en se jettant du haut de leurs murailles, comme l'avaient fait jadis les Carthaginois assiégés par les Romains. Le suicide collectif au péril de l'âme leur apparaît comme la seule issue.

Touchée par la prière de la messagère des royaumes latins de l'Archipel, la Reine et ses compagnes se déplacent vers les royaumes chrétiens d'Occident pour tenter de susciter les secours nécessaires. C'est l'occasion pour le narrateur d'effectuer un périple dans les îles de la Méditerranée occidentale. C'est ainsi qu'il évoque le royaume de Trinacle, où les reines furent mal reçues, car les siciliens «arment galées pour aler en cours et en roberie, en compagnie de galées corsaires et maîtresses de desrober tout homme d'une petite isle qui est près de Sicile». Puis elles se rendent en l'île de Sardaigne et en celle de Majorque où elles ne s'arrêtent pas pour les grandes trahisons du pays. Philippe de Mézières ne voit d'autre recours que de rassembler les rois d'Aragon, de Castille, de Navarre, de Portugal pour les lancer à l'assaut de «Grenade, de Belle Marine, de Maroc et de Tunis», tandis que son fils spirituel le roi de France Charles VI, le roi d'Angleterre et toutes les puissances du nord: Hainaut, Hollande, Zélande, Liège, Lorraine, Savoie, Bar, régions du Rhin, accompagnés des troupes de Lombardie, de la Toscane, de l'Apulie et du reste de l'Italie doivent faire voile vers l'Égypte et la Syrie, pour avancer jusqu'en Arménie et en Turquie afin de délivrer les malheureux habitants de l'Archipel.

Pour attirer les Latins et susciter leur aide intéressée, il fait revivre l'image de l'extraordinaire prospérité de l'île, symbolisée par le port médiéval de Famagouste, au centre des échanges avec l'Égypte et la Syrie et leur fait miroiter la perspective que cette richesse ne demande qu'à ressurgir autrefois. Chypre, symbole de la prospérité disparue ne recevait-elle pas en son port et en sa cité de Famagouste de soixante à cent navires par an, porteurs chacun de plus de cent mille florins d'or de marchandises qu'ils portaient et rapportaient en Chypre d'Égypte et de Syrie? Le *Songe du Vieil Pèlerin* est une forme littéraire à la mode que Philippe de Mézières a choisie, car sous le

règne de Charles V Évrart de Trémaugon avait déjà utilisé ce procédé dans son *Songe du vergier*¹³. Il s'agissait d'exposer sous forme de dialogues les débats politiques qui avaient lieu dans le cercle étroit de la cour, à travers les discussions entre un clerc et un chevalier. Dans son prologue, Évrart de Trémaugon raconte comment lors d'un songe dans un verger, lui sont apparus le roi Charles V, deux reines représentant la puissance spirituelle et la puissance temporelle, qui donnent à un clerc et à un chevalier le pouvoir de débattre en leur nom. Comme dans le *Songe du vergier*, c'est un véritable programme politique que Philippe de Mézières propose sous la forme d'une allégorie et de dialogues pour les vingt ans de Charles VI. Ce n'est pas un hasard s'il reprend l'idée du songe pour exposer ses desseins, car il connaît le légiste Évrart de Trémaugon à la cour de Charles V et il fait partie avec lui du conseil de tutelle. Son récit est à plusieurs faces, il s'apparente aussi d'une certaine manière au véritable récit de voyageur, dans la mesure où il retrace pour son élève plusieurs itinéraires à travers le monde connu.

LES RÉCITS DE VOYAGEURS

Le récit de voyage se veut didactique, il trace la voie, il prépare la route au futur voyageur quel que soit son état. Le récit s'adresse à tous ceux qui parcourent le monde, pèlerins, marins, marchands, à leur intention il retrace les étapes vers les Lieux Saints ou vers l'Orient. La plupart des voyageurs continuent à effectuer leur périple en direction de Jérusalem et des Lieux Saints, du monastère Sainte Catherine du Mont Sinaï, mais aussi de Saint Jean d'Acre, de Damas. Aux XIV-XV^e siècles, lorsque l'on se rend vers l'Archipel, on fait alterner le voyage maritime et terrestre. Lorsque le trajet s'effectue par voie terrestre et maritime, le voyageur note ses impressions, il brosse un tableau parfois très vivant du monde des marins qu'il côtoie, en même temps son oeil est celui du passager de la nef ou de la galère qui l'a pris à son bord. C'est à l'occasion de cette expérience de la navigation que le voyageur cherche à transmettre à son lecteur ses impressions et ses étonnements devant ce monde maritime aux habitudes si différentes de celui des gens à terre. Cette terre qui reste toujours proche, dans la mesure où la navigation médiévale s'effectue encore à proximité des côtes. Les îles apparaissent ici comme les étapes obligatoires où l'on peut faire relâche, où l'on s'approvisionne en eau douce, en fruits et en légumes. Quelques récits célèbres de voyageurs français, espagnols et italiens de l'époque illustrent cette pratique. Entre 1432-1433, Bertrandon de la Broquière envoyé du duc de Bourgogne accomplit son voyage en Orient. Il part de Gand en février 1432 pour s'acheminer vers Rome; en mai 1432 il gagne Venise d'où il

¹³ Voir F. Autrand, *Charles V* (voir notamment pp. 728-731).

s'embarque. Lorsqu'il a gagné l'Archipel, il fait escale à Rhodes, puis à Chypre (Paphos), avant d'aborder en Terre sainte à Jaffa pour aller visiter Jérusalem et les Lieux Saints. À l'automne 1432, il quitte Damas, il traverse l'Asie Mineure pour se rendre à Constantinople. Il revient par l'itinéraire terrestre au printemps 1433, il part d'Andrianopolis, puis il poursuit le voyage par la route de Sophia, Belgrade, Budapest, Vienne, il a atteint la Bourgogne en juillet-août 1433¹⁴.

Le récit de Ruy Gonzalez de Clavijo (1403-1405) est intitulé *La Historia del Gran Tamerlan e itinerario y enarracion del viaje y relacion de la embaxada que Ruy Gonçalez de Clavijo le hizo por mandado del muy poderoso Señor Rey Don Enrique el Tercero de Castilla*¹⁵. Il retrace le départ de l'auteur, le 22 mai 1403, depuis le port de Puerto de Santa María. Il rejoint Gaète via Messine, après avoir fait relâche à Coron et à Modon, il atteint l'Archipel en août. Il distingue les îles à travers le critère du peuplement: «poblada», «despoblada», ou par ses ressources: «présence de bétail, terre à pain, présence d'eau douce». Le 5 août, il aborde à Rhodes où il reste jusqu'au 30 août. Il y admire le port, bien gardé accolé aux murailles de la ville, protégé par deux môles récents, sur l'un d'entre eux il signale la présence de quatorze moulins à vent. Il célèbre les maisons des champs et leurs jardins remplis de citronniers et d'autres fruits. Il s'intéresse enfin à la population de l'île: «son Griegos e usan la Iglesia Griega», mais il conclut cet aperçu de Rhodes en notant simplement qu'il y a dans l'île de Rhodes d'autres villes et châteaux. Le 13 septembre, il passe à Samos, mais se contente de dire qu'elle est «une grande île et qu'elle est peuplée de Turcs». À Chio, il trouve l'île et la ville petites, la ville surtout en plaine avec ses deux faubourgs, ses jardins irrigués et ses vignobles ne lui cause pas une forte impression, si ce n'est la proximité de la Turquie dont il peut voir les côtes depuis l'île. Il n'en donne pas moins le pourtour qu'il évalue à cent vingt milles. À l'approche de Mytilène, il signale avant d'arriver au port les deux châteaux de «Mollenos» et de «Cuaraca», la ville l'impressionne par ses murailles et ses tours. Aux alentours de la ville de Mytilène, il s'attarde à décrire d'anciennes églises et des palais détruits par un tremblement de terre, parmi lesquels il note la présence de quarante marbres blancs. Il rejoint enfin Constantinople à l'automne. Si l'on compare ce récit à celui de Pero Tafur¹⁶, réalisé de 1435 à 1439, on peut y déceler des habitudes identiques, faisant voile par la route

¹⁴ *Le voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, publié et annoté par Ch. Schefer, membre de l'Institut, Paris, 1892. M. Izzeddin, «Deux voyageurs au XV^e siècle en Turquie: B. de la Broquière et P. Tafur», *Journal Asiatique*, CCXXXIX, 2 (1951), pp. 159-174.

¹⁵ Madrid, Imp. de Don A. de Sancha, 1782 (voir notamment pp. 36 à 43).

¹⁶ *Andanças e viajes de Pero Tafur (1435-1439)*. Colección de Libros españoles raros o curiosos, Madrid, Impr. de Miguel Ginesta, 1874, pp. 43 à 189.

de Candie il constate qu'en laissant à main gauche l'Archipel «del qual muchas islas pobladas e despobladas se parecian». Arrivé en Crète il note que c'est un royaume riche, peuplé de grandes villes et de forteresses, de langue grecque et de seigneurie vénitienne. Candie lui apparaît avec de bonnes maisons, de nombreux jardins, un bon port avec un môle sur lequel il y a des moulins à vent. Il est plus mesuré quand il arrive à Rhodes qui lui semble raisonnablement abondante de pain, de vin et de jardins, dont la plupart appartiennent au Grand Maître. Chypre lui cause une impression pénible «lugar muy doliente», seul le port de Cérines trouve grâce à ses yeux, «petite ville, mais forte et bien entourée de murailles, bon port petit, mais avec une chaîne et bien gardé, c'est le plus sain de cette terre et de tout le royaume de Chypre, car il est découvert au vent du Ponant». À Casteroxo, il estime le port à sa juste valeur et la forteresse, l'île est si rocheuse qu'aucune bête ne peut y monter, mais elle dispose de salines à l'entrée du port qui constituent une rente importante pour les chevaliers de Rhodes. Néanmoins dans le golfe de Satalia il échappe à grand peine à un navire turc et alors que son navire est ancré à Chios, une tempête le détruit, il est sauvé de justesse par une barque de Basques venus à son secours, cela ne l'empêche pas par la suite de rester vingt jours à Chios et d'aller visiter les ruines de Troyes puis de poursuivre vers Constantinople, Andrinople et la Mer Noire.

Nourris d'une longue pratique, les récits de voyage de Cyriaque Pizzecoli l'Anconitain s'accomplissent entre 1430 et 1452. Au cours de ces vingt deux ans il parcourt les îles de la mer Égée, on le retrouve en 1452 en Thrace dans le camp de Mehmed II, avant la prise de Constantinople, il meurt à une date inconnue¹⁷.

Certains voyages se terminent comme le précédent par des péripéties telles qu'elles retardent considérablement le retour, c'est l'aventure que connut Giovan Maria Angiolello. Ce dernier, né à Vicenza en 1451, accompagne son frère aîné Francesco à Négrepont-Chalcis en 1468. Deux ans plus tard la ville est prise par les Turcs le 2 juillet 1470. Son frère est tué au cours de l'attaque, Giovan est fait prisonnier, il passe une partie de son existence au service de Mehmed II, puis à celui de Bayesid II en 1481. En 1483 il revient enfin à Vicenza, mais il va effectuer un second voyage vers l'Orient de 1499 à 1515 au cours duquel il séjourne en Perse¹⁸.

Ces récits dont la plupart concernent: soit l'itinéraire vers Constantinople (235 récits) –environ plus de la moitié–, soit celui vers la Terre Sainte (161

¹⁷ Voir Bernard Ashmole, *Cyriac of Ancona*, Londres, 1957. Edward Bodnar, *Cyriacus of Ancona and Athens*. Bruxelles, Berghem, 1960, et *Cyriacus of Ancona's journeys in the Propontis and the Northern Aegean 1444-1445*, Philadelphie, 1976.

¹⁸ Jean Reinhard, «Angiolello, historien des Ottomans et des Persans», Buenos Aires-Besançon, 1913. Niccolo di Lenna, «Ricerche intorno allo storico Giovan Maria Angiolello, patricio vicentino 1451-1525», *Archivio Veneto Trentino*, V, Venise, 1924, pp. 1-56.

récits) –un peu plus plus d’un tiers–, évoquent les îles¹⁹. Le cas particulier des voyages forcés représente neuf publications datant du XV^e et du XVI^e siècle, sur un total de dix neuf textes, il permet de rappeler à l’Occident l’affrontement constant de la Chrétienté avec l’Islam. Citons pour mémoire les récits de Schiltberger, de Georges de Hongrie, de Konstantin Mihailovic, de Menavino Georgevits et celui de l’anonyme de Venise de 1537, qui totalisent réunis plus d’une centaine d’éditions. D’après l’expérience de personnes d’origine ethnique et sociale très diverse, ils relatent comment on peut, à la suite d’un long esclavage en Turquie, être uni dans l’infortune à ces populations sujettes qu’évoquait le *Songe du Vieil Pèlerin*. Ce n’est que plus tard, à partir du moment où l’on représente par l’iconographie les paysages des îles, la diversité des costumes des insulaires, que l’on essaye de visualiser autrui, que l’on tente de rendre mesurable la différence entre les populations et d’appréhender l’autre.

PORTULANS ET INSULAIRES AU MOYEN ÂGE

Cet effort de représentation, on le mesure à travers les progrès réalisés dans le dessin des contours des côtes et de l’intérieur des terres, tel que les cartographes du Moyen Âge nous les ont transmis. Les îles de l’Archipel sont cartographiées au début du XIV^e siècle, grâce au travail accompli par Cristoforo Buondelmonti²⁰. La connaissance des îles de la Méditerranée est inséparable des progrès de la cartographie et de la navigation accomplis à cette époque²¹. *L’Insulaire* écrit vers 1420, par Cristoforo Buondelmonti pour son protecteur romain, allie les observations personnelles à la somme des connaissances rassemblées par la science cartographique de son temps. Prêtre issu d’une illustre famille florentine, il a effectué son premier voyage en Méditerranée orientale en 1414 à l’âge de vingt neuf ans. Après avoir gagné

¹⁹ S. Yerasimos, *Les voyageurs dans l’Empire ottoman XIV^e-XVI^e. Bibliographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la société turque d’Histoire, 1991. Publications de la Société Turque d’Histoire, série VII, n° 117, pp. 1-125.

²⁰ *Description des Îles de l’Archipel par Cristophe Buondelmonti*, version grecque par un anonyme publiée d’après le manuscrit du sérail avec une traduction française et un commentaire par Emile Legrand, Paris, 1897, et *Librum insularum Archipelagi ex codicibus parisinis regis nunc primus tutum profatione et annotatione instruxit Gabrî Rud Ludovicus de Sinner*, Lipsiae-Berolini, 1874.

²¹ M. Pastoureau, *Voies océanes de l’ancien aux nouveaux mondes*. Avec la collaboration du Département des Cartes et Plans, la participation des Départements des Manuscrits, des Estampes et des livres imprimés de La Bibliothèque Nationale et le concours de la Société de Géographie. Paris, Éd. Hervas, 1990, et le catalogue d’une exposition «À la rencontre de Sindbad. La route maritime de la Soie», Réunion des Musées Nationaux, Musée de la Marine, Paris, 1994.

Rhodes, il voyage dans toute la mer Égée à partir de 1415, puis il visite Constantinople en 1422. Sa description des îles de l'Archipel est le fruit de ses observations personnelles et des connaissances scientifiques de son temps; il a eu connaissance de la version latine de la Géographie de Ptolémée réalisée par Jacopo d'Angelo en 1409, soit cinq ans avant son départ pour Rhodes. Cette cartographie est remarquable pour l'époque, c'est une approche descriptive des îles destinée aussi bien au voyageur instruit, au pèlerin qu'au pilote. Il décrit soixante dix neuf îles d'une manière assez succincte dans le texte, chaque carte présente l'île en relief, avec l'indication des fleuves, de la végétation, des principaux monuments et des ports, les marques à terre ne sont pas oubliées. Ces cartes permettent aux marins d'avoir une perception précise du tracé des côtes des îles, de leurs particularités. C'est au début du XV^e siècle, que les florentins purent consulter le manuscrit de la Géographie de Ptolémée apporté dans cette ville par le byzantin Emmanuel Chrysodoras. Ce manuscrit est traduit en latin par Jacopo d'Angelo, qui le rend accessible à un vaste public et qui le dédicace au pape Alexandre V en 1409²². La géographie de Ptolémée donne un ensemble de principes généraux de cartographie, une nomenclature de villes et de cartes complétées par les byzantins et les arabes.

Si l'on compare la *Description des îles de L'Archipel* aux cartes antérieures, on constate un changement dans la conception. Alors que les mappemondes médiévales représentent le monde schématisé par un T qui s'inscrit dans le O de l'Orbis Terrarum, la lettre O représentant l'Océan circulaire qui enclot une terre plate divisée en trois continents –Europe-Afrique-Asie²³–, tandis que la Méditerranée placée au centre est parsemée d'îles aux formes régulières et arrondies. Les innovations de Buendelmonti s'inscrivent dans un mouvement qui revient à la conception antique sphérique de l'œkoumène. Il essaye de substituer à une vision imaginaire du monde connu, une appréhension scientifique. Le sens religieux de la vision du cosmos axé d'une part sur la représentation du Paradis à l'extrême est, d'autre part sur la position centrale de Jérusalem et sur le jardin des Hespérides au sudouest, commence à être abandonnée.

C'est à partir du dernier tiers du XIII^e siècle que le tracé devient exact. En juillet 1270, Saint Louis au large de la Sardaigne, lors d'une tempête, se fait apporter une carte sur laquelle les marins lui montrent le port de Cagliari, Castell Castre-Caller au Moyen Âge, dont le navire n'était pas très éloigné. Sur ces portulans, comme leur nom l'évoque, on n'indique que les villes

²² M. de la Roncière et M. Mollat du Jourdin, *Les Portulans, cartes marines du XIII^e au XVII^e siècle*, Paris, Nathan, 1984. M. Mollat du Jourdin, *Les explorateurs du XIII^e au XVI^e siècle*. Paris, J.C.Lattès, 1984.

²³ Beatus de Liebana, *Commentaire sur l'Apocalypse*, Paris, Bibliothèque Nationale, Manuscrit latin n° 8878, fol. 45 ter, représentant une mappemonde ovale colorisée de ce type, exécutée à l'abbaye de Saint Sever en Gascogne, dédiée avant 1060 à l'abbé Grégoire Muntaner qui devint à cette date évêque de Lescar et de Dax.

côtières, les noms y sont mentionnés perpendiculairement au rivage, toujours dans le même sens, le nom des îles en sens inverse pour éviter toute confusion, on distingue par des couleurs les îles, on signale les rochers par de petites croix noires ou les hauts-fonds par de petites croix rouges. Cartes réalisées sur des peaux, faciles à rouler et à emporter à bord, résistantes, les dessinateurs ont pris le soin d'y inscrire le nord et le sud, ainsi que les «rumb» qui retracent les directions de la boussole. Les côtes méditerranéennes sont représentées avec exactitude sur les mappemondes qui illustrent les oeuvres de deux auteurs vénitiens: le *Secreta fidelium Crucis* de Mario Sanudo et la dernière rédaction de la *Chronique universelle* du franciscain Paolo Veneto²⁴. Dans cette dernière oeuvre²⁵, la mappemonde qui fait face à l'histoire du Déluge témoigne de l'évolution de la cartographie du XIV^e siècle, la précision du tracé des côtes de la Méditerranée et de celles de la Mer Noire prouve l'influence des portulans utilisés alors par les marins, de même le dessin des côtes et des îles de l'Océan indien est tout à fait semblable aux cartes arabes de la même époque. Paolo Veneto a fait siennes aussi les dernières informations sur l'Asie, provenant de la mission du franciscain Guillaume de Ruysbroeck envoyée par saint Louis au pays des Mongols²⁶, notamment il a tenu compte du fait que la Caspienne était une mer intérieure, entourée de tous côtés par la terre. Cette mappemonde est accompagnée de deux cartes, elles représentent les royaumes de Syrie et d'Égypte ainsi que la représentation de la Terre Sainte, le manuscrit comporte aussi plusieurs plans de villes.

L'oeuvre géographique de Claude Ptolémée introduite à Florence au début du XV^e siècle, traduite en latin en 1409, apporte aux cartographes le concept de la sphéricité de la Terre et entraîne la recherche mathématique d'un système de projection en proposant la fixation des lieux par rapport à l'équateur et à un méridien d'origine. Elle perturbe quelque peu la cartographie empirique contemporaine qui était plus exacte, en lui transmettant parfois des tracés savants mais archaïques. Il faut attendre le dernier quart du XV^e siècle pour que cette vision du monde puisse trouver son accomplissement: en 1477, un an après l'édition de Bologne, la seconde édition imprimée de Ptolémée²⁷, comporte

²⁴ Voir le catalogue *À la Découverte de la Terre. Dix Siècles de Cartographie. Trésors du Département des Cartes et Plans*, mai-juillet 1979, Paris, Bibliothèque Nationale, 1979, pp. 1-6. T. Campbell, «Portolan Charts from the Late Thirteenth Century to 1500», *The History of Cartography*, Chicago-London, University of Chicago Press, 1987, I, pp. 371-463. Centre Georges Pompidou, *Iles*, Paris, B.P.I.-Gallimard, 1987.

²⁵ Paolino Veneto, *Chronologia Magna*. Paris, Bibliothèque Nationale, Manuscrit latin n° 4939, fol. 9 r°.

²⁶ Jean Richard, *La Papauté et les Missions d'orient au Moyen Âge (XIII^e-XV^e siècles)*, Collection de l'École Française de Rome, n° 33, Palais Farnèse, 1977 (voir notamment pp. 69-77).

²⁷ Bibliothèque Nationale, Impr. Rés. G 38. Claude Ptolémée, *Claudii Ptolemaei. Jacobi Angeli versio latina*, cura Domitii Calderini revisa. Romae, A. Bucking imp., 1478.

vingt six cartes régionales gravées sur cuivre en projection trapézoïdale. Elles s'inspirent directement de celles qu'avait réalisées en 1465 le moine bénédictin allemand Donnus Nicolau Germanus pour le duc Borso d'Este.

Vers les années 1480-1490, la conception du monde illustrée par le cosmographe florentin Paolo Toscanelli est à mi-chemin entre la vision médiévale et la vision moderne. La même mer borde les colonnes d'Hercule (Gibraltar) et le Cathay (la Chine). Le continent eurasiatique couvre 230° de la surface terrestre, faisant de l'Atlantique une vaste mer de 130° de latitude. L'Atlantique reste le lieu d'élection d'îles mythiques ou réelles. L'Extrême Orient correspond à la *Description du Monde* de Marco Polo²⁸, mais aussi aux traditions des tracés ptoloméens. Cette conception triomphe avec le globe de Martin Behaim, qui témoigne de la rotondité de la terre²⁹. A l'issue de cette étude rapide des transformations de la cartographie entre le XI^e et la fin du XV^e siècle, on constate que l'appréhension de la sphéricité de la terre s'accomplit dans l'esprit des savants et des hommes de mer; quant à la connaissance de la Méditerranée occidentale et orientale elle devient particulièrement achevée au XV^e siècle.

Les récits des voyageurs en Méditerranée orientale du XIV^e au XVI^e siècle, de par leur nombre (quatre cent soixante trois récits), permettent de compléter, heureusement pour l'historien, les données iconographiques un peu succinctes de la cartographie. Ils aident à aborder d'autres questions et à s'interroger sur les mobiles qui ont poussé ces hommes à accomplir des voyages souvent périlleux et sur les raisons qui les ont amenés par la suite à écrire, à vouloir faire partager ces expériences à des lecteurs et à un public assez vaste, si l'on en juge par les rééditions de certains de ces récits. Mais des aspirations, du point de vue des habitants des îles de l'Archipel nous ignorons tout, si ce n'est leur vulnérabilité, leur isolement, leur fragilité, puisqu'on peut les atteindre dans ces îles de toutes parts et qu'il n'y a pas d'autres remèdes que la soumission ou la mort, à moins qu'il ne puisse leur rester la fuite par la mer qui devient alors la médiatrice capable de les soustraire à un destin sinistre.

LÉONCE MAKHAIRAS: LA *CHRONIQUE DU DOUX PAYS DE CHYPRE*

Pour tenter de porter un regard de l'intérieur sur l'univers insulaire, il est intéressant d'évoquer ici la chronique grecque du chypriote Léonce

²⁸ Marco Polo, *La Description du Monde*, texte intégral en français moderne avec introduction et notes par Louis Hambis. Paris, Librairie C.Klincksieck, 1955.

²⁹ Bibliothèque Nationale, Cartes et Plans, Ge. A. 276. Globe de Martin Behaim 1492. Facsimilé réalisé en 1847 pour E.F. Jomard du globe original offert en 1492 à Nuremberg. Il reste encore aujourd'hui la plus ancienne sphère terrestre occidentale connue.

Makhairas. Cette oeuvre permet d'établir une comparaison avec le *Songe du Vieil Pèlerin* et de percevoir quel était le point de vue de l'insulaire autochtone. Né vers 1380, Makhairas secrétaire de sire Jean de Nores, a été le superintendant des armées du roi en 1426, il est envoyé en mission par le roi Jean II auprès du grand Karaman à Laranda de Lycaonie en 1432, il y rencontre Bertrandon de la Brocquière³⁰. Sa *Chronique du doux pays de Chypre* relate les principaux événements concernant l'histoire de l'île, centrés sur la période 1359-1432. Léonce Makhairas a été le contemporain, parfois le témoin oculaire des événements qu'il relate; pour la période qu'il n'a pas connue, il se réfère à des récits ou à des témoignages. À plusieurs reprises il donne une image de l'île mais à travers ses habitants: «qui sont fixés sur un rocher de la mer, parmi les ennemis de Dieu, les Sarrasins d'une part et les Turcs de l'autre»³¹. Cette situation vulnérable de Chypre au milieu des flots, cernée par des voisins hostiles, est soulignée dans une lettre d'un musulman de Damas au roi Janus, rapportée par Makhairas:

Si tu ne crois pas à mes paroles fais-toi apporter la carte mappemonde
et ouvre la pour voir l'étendue de l'empire du sultan, comme grandeur
ton île n'est qu'une pierre jetée au milieu de la mer³²

Tout au long du récit, l'île apparaît sans défense, son littoral est toujours à la merci de raids de navires ennemis, dont les razzias provoquent l'envoi éphémère de navires chypriotes pour garder la côte³³. Si la situation de ce rocher au milieu de la mer est particulière, son paysage apparaît rarement, ce sont les jardins que l'ennemi pille, ou les montagnes pastorales où l'on se réfugie. Makhairas s'intéresse avant tout à l'histoire de l'île, à son organisation politique, à son peuplement, qui lui donnent son originalité.

Son histoire est conforme aux démarches de l'historiographie chrétienne latine, puisqu'elle commence lors de la christianisation de l'île, puis avec le passage de sainte Hélène à Chypre. Au retour de Jérusalem, elle fait édifier

³⁰ C. Sathas, E. Miller, *Léonce Macheras. Chronique de Chypre*. Texte grec, traduction française par E. Miller et C. Sathas à partir du manuscrit de Venise. Paris, 1882, 2 vol. (vol. 2, p. X). Il existe une version grecque avec une traduction anglaise à partir du manuscrit d'Oxford, que j'ai aussi utilisée car certains passages de la chronique ne sont pas identiques ou font défaut dans l'une ou l'autre version: *Recital concerning the Sweet Land of Cyprus entitled Chronicle Leontios Makhairas*. Éd. R.M. Dawkins, Oxford, Clarendon Press, 1932, 2 vol. (vol. 2, p. 15).

³¹ C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, vol. 2, pp. 52 et 207.

³² C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, vol. 2, p. 207.

³³ R.M. Dawkins, *Recital...*, vol. 1, p. 121: raid de Mahomet Reis à Pentayia, près de Morphou; revenu en Turquie, il déclare que Chypre est sans garde, deuxième raid sur Karpasi; p. 127: le roi Pierre fait alors envoyer quatre navires de garde vers Karpasi et Paphos.

sur la montagne Olympia et à Stavro Vouni des églises pour recevoir les reliques des croix. Jusqu'à la première croisade, Chypre est sous le contrôle byzantin, défendue par des stratiotes, payés par les villes et les villages, Constantinople y envoie des Ducs pour y rendre la justice.

Après l'achat de l'île par Guy de Lusignan à Richard Coeur de Lion en 1192, les Latins s'implantent à Chypre. Désormais le peuplement de l'île se modifie. Makhairas constate que les nouveaux venus imposent une nouvelle organisation sociale, religieuse et politique. Il relève plus particulièrement les inégalités instituées par le nouveau régime entre Grecs et Latins. Les chevaliers, les tenants de fiefs obtiennent le privilège de ne pas être jugés selon «la justice de l'île», mais selon leur droit propre «les Assises». Makhairas souligne la disparité de traitement entre latins et grecs et l'impuissance des souverains face aux chevaliers:

...les témoignages des grecs et de leurs témoins ne peuvent pas être retenus contre eux et même si le roi pouvait produire une preuve, il ne devait pas être cru à moins que le vassal n'admette le fait de sa propre volonté³⁴

Il remarque que les Assises avaient été faites à l'avantage des latins, pour ravaler l'orgueil des chypriotes, afin qu'ils ne puissent pas se rebeller, comme au moment où ils s'étaient soulevés contre les Templiers avant l'arrivée de Guy de Lusignan. A la fin du XIV^e siècle, à son époque sous le règne de Jacques I (1382-1398), cette situation privilégiée des chevaliers cesse, il salue le fait que désormais ils dépendent du droit commun, c'est-à-dire de la justice royale et du droit de l'île, qui s'applique aussi bien au lige qu'au pauvre homme³⁵.

Alors que Philippe de Mézières évoque une dualité de peuplement de Chypre composé de Chrétiens et de Sarrasins d'Outremer, Makhairas donne une vision plus riche et nuancée, qui est aussi celle de l'autochtone sensibilisé à la diversité engendrée par l'évolution historique complexe de l'île. Après l'arrivée des Lusignan: «beaucoup de syriens et de latins vinrent et s'établirent à Chypre». Il prête une attention particulière aux syriens qu'il place sur le même plan que les chypriotes. Parmi eux se détachent deux frères, Frazes et Nicolas Lakha, chrétiens nestoriens, riches marchands commensaux du roi Pierre I, ruinés par les Génois au cours de la guerre de 1373-1374³⁶. Ce sont

³⁴ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, pp. 9-25.

³⁵ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, p. 88: abolition de la peine de l'ablation de la main pour quiconque frappe avec un couteau un chevalier ou un lige; si un bourgeois ou un pauvre homme frappe en état de légitime défense un lige ou un chevalier, il sera jugé comme s'il avait frappé un homme de son état.

³⁶ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, pp. 25 et 83; p. 437 il évalue leur fortune en 1373 à 2 millions de ducats.

des syriens avec des arméniens qui gardent la tour de la porte Saint André à Leucosie en décembre 1373, ils la défendent jusqu'à la mort lorsque les génois cherchent à s'en emparer. Mais à côté de ces loyaux chypriotes syriens, il existe ceux que Makhairas désigne comme les «traîtres génois de l'île», ce sont les syriens qui ont obtenu la nationalité génoise et qui jouissent des privilèges que le roi Pierre I a dispensés à Gênes. Il s'agit de ces familles venues de Syrie à Chypre que sont les Gurri, les Bibis, les Danieli, les Guli, ce sont eux qui se rangent aux côtés de l'ennemi génois en leur dénonçant de nombreuses personnes «qui furent jetées à la mer ou pendues»³⁷.

La guerre contre Gênes donne l'occasion à Makhairas de déterminer l'attitude des différentes composantes de la population de l'île, au même titre que les syriens fidèles, il considère comme des autochtones les arméniens, nombreux à s'être établis sur place. Lorsque les génois cherchent en décembre 1373 à désarmer les hommes de Leucosie, ils commencent par s'emparer des armes du quartier arménien. L'attitude loyale de la population arménienne ne se dément pas, les arméniens participent aux dispositifs de défense pris par le connétable Jacques de Lusignan, on les retrouve en 1426 aux côtés des chypriotes à la bataille de Kherokitia face à l'armée du sultan du Caire. Mais si Makhairas reconnaît leur vaillance, il les juge sévèrement, à part les génois selon lui, il n'y a pas de peuple plus adonné aux factions que les arméniens, il impute à leur orgueil, à leurs divisions la perte «de leurs deux cents châteaux et de leurs villes»³⁸.

Philippe de Mézières avait prêté peu d'attention aux orientaux, il a cependant mentionné la population juive de l'île en s'étonnant qu'à son époque: «à Chypre ils vivaient au milieu des Chrétiens et des Sarrasins d'Outremer, alors qu'auparavant ils vivaient en dehors des cités et des châteaux dans des lieux à part»³⁹. La population juive de l'île apparaît à plusieurs reprises dans la *Chronique* de Makhairas, pendant la guerre contre Gênes, les deux quartiers juifs de Leucosie et de Famagouste subissent les mêmes exactions que les génois infligent aux chevaliers, aux bourgeois et aux riches. Ils contribuent aux impôts extraordinaires demandés par Pierre II pour continuer la guerre. Plus tard, en 1427, Makhairas relate comment le roi Janus après sa captivité, entre à Leucosie «au milieu des processions des chrétiens et des juifs»⁴⁰.

Les épreuves subies pendant ces décennies suscitent dans l'île l'émergence d'une identité, d'un sentiment national mais qui est ressenti

³⁷ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, pp. 423 et 355.

³⁸ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, pp. 417, 423, 511, 667.

³⁹ G.W. Coopland, *Le Songe...*, v. 2, p. 37.

⁴⁰ C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, v. 2, p. 222: les juifs de Leucosie et de Famagouste versent respectivement 70 000 et 30 000 ducats au roi; p. 392: le 18 mai 1427 entrée du roi Janus à Leucosie.

différemment selon que l'on appartienne aux hautes sphères de la société ou à la paysannerie. Comme Philippe de Mézières, Léonce Makhairas serviteur des rois se fait le défenseur des Lusignan, car selon lui ils incarnent en leur personne les garants d'un ordre social, ces rois latins sont devenus à ses yeux les protecteurs légitimes de l'île en maintenant la balance égale entre les différentes composantes de la population, mais il les considère comme de véritables autochtones. Sur l'ensemble des chypriotes grecs orthodoxes, Makhairas pose un regard sans illusion, ils souffrent avec beaucoup de patience, ils acceptent leur condition en «abandonnant le soin de se venger à la justice de Dieu», mais il stigmatise leur passivité, leur incapacité à faire la guerre, à accepter un commandement militaire rigoureux, comme il le montre lors du raid de l'armée du sultan en 1425 et de la tragique défaite de Kherokitia de 1426. Cette incapacité à se défendre, cette passivité peuvent être des figures de style, car les chypriotes avec vaillance participent à la guerre de résistance contre Gênes, ils payent un lourd tribut lors de la défaite de 1426, mais ce sont surtout des archers, des fantassins. Pour Makhairas, la guerre est surtout l'affaire des chevaliers et des mercenaires.

Pour défendre l'île, il est nécessaire de faire appel à des forces extérieures, Makhairas reconnaît que la présence d'hommes d'armes étrangers recrutés aussi bien en Orient qu'en Occident est un mal nécessaire. Alors que Philippe de Mézières cherche à susciter l'intervention cohérente et organisée des royaumes et des cités de l'Occident pour repousser la menace turque et sarrasine sur Chypre et les îles de l'Archipel, Makhairas souligne le souci constant des Lusignan de ne pas trop compter sur cette aide, mais sur leurs propres forces en recrutant sans cesse des hommes d'armes gagés pour renforcer le service dû par la chevalerie de l'île⁴¹. Sous le règne du roi Janus, lors de la défaite de Kherokitia, sur le champ de bataille on déplore parmi les morts des chypriotes, des syriens, des arméniens, mais aussi les étrangers et les hommes venus de Morée⁴². La population composite de l'île composée d'orientaux et de latins est toujours nourrie de ce flux d'immigrants, hommes d'armes, d'aventuriers, dont l'enracinement dans l'île est plus ou moins éphémère selon les circonstances.

La dernière composante de la population insulaire est constituée par les esclaves et les captifs de guerre. Makhairas constate que du fait de la guerre endémique avec les turcs et les sarrasins, les captifs musulmans sont nombreux à Chypre. À chaque pourparler de paix, ces captifs musulmans sont échangés contre des captifs chrétiens. Makhairas évoque à plusieurs reprises des cas de conversions au christianisme. Lors des raids

⁴¹ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, p. 97: Jean de Verone recrute des hommes d'armes en Lombardie en 1360; p. 555: en 1375 Thibald Belfarage engage à Venise 800 hommes d'armes, lombards, allemands, hongrois, savoyards, français, crétois, anglais.

⁴² R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, pp. 667-673. Il déplore parmi les survivants la tentative de mercenaires originaires d'Espagne pour s'emparer du château de Paphos.

de l'armée du sultan du Caire en 1425-1426, à Kounouklia un esclave sarrasin baptisé Thomas renie le baptême et s'enfuit avec eux, tandis qu'à l'annonce de la défaite du roi Janus en 1426, des esclaves sarrasins baptisés se réfugient dans la montagne pour ne pas tomber entre les mains des musulmans. Parmi eux, il cite George de Damat maître-sucrier, Theotoki l'architecte du roi, Nicolas, Michaël le collecteur de taxes, le Syrien libre, Paul l'esclave de l'évêque, l'esclave du monastère de Makhaira, celui du monastère de Megalos Stavros. Certains d'entre eux, on le voit, assument des charges dans la société de l'île, mais il semble que la plupart des esclaves travaillaient sur les terres⁴³.

Toutes les origines diverses d'une population composite se reflètent en partie dans la langue de l'île. Makhairas retrace la genèse de cette évolution linguistique, avant la prise de l'île par les Latins, «nous étions obligés de savoir la langue hellénique et la syriaque pour écrire à l'Empereur et au Patriarche d'Antioche, aujourd'hui nous écrivons le grec et le français en faisant un tel mélange que personne ne peut comprendre notre langage»⁴⁴. À ces langues s'ajoute pour certains la connaissance de l'arabe qui permet à un pauvre homme anonyme du village de Markas de sauver le roi Janus sur le champ de bataille le soir de la défaite de Kherokitia⁴⁵. Philippe de Mézières ignore ces nuances, pour lui Chypre est un territoire latin, il passe sous silence les grecs et n'a pas de mots assez durs pour condamner l'empereur de Byzance en le traitant de «schismatique».

Léonce Makhairas, malgré son loyalisme envers les Lusignan, reste attaché aux classes supérieures des grecs de l'île. Les latins demeurent pour lui des étrangers, malgré la durée de leur implantation. Lors de l'installation des latins, il déplore que tous les villages qui appartenaient aux diocèses grecs aient été donnés au clergé latin nouvellement établi, les évêques grecs se sont trouvés dépouillés de leurs revenus, certains de ces biens ont été attribués à des chevaliers qui en disposèrent en faveur de clercs latins ou de laïcs. Les heurts les plus graves ont eu lieu lors de la tentative de conversion forcée à Leucosie. Le légat du pape Pierre Thomas de l'ordre du Carmel enferme des grecs à Sainte Sophie, leur confère la confirmation de force en décembre 1359, cette action provoque une émeute entre grecs et latins, que

⁴³ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, pp. 633, 657, 641. Makhairas fait dire au sheik musulman dans sa lettre au roi Janus: «on dit que votre peuple cherche à razzier des prisonniers sarrasins pour les faire travailler sur leurs terres». Au cours de la guerre contre Gênes les génois provoquent en partie leur défection dans les armées de Jacques et de Jean de Lusignan en proclamant qu'ils affranchiraient tous les esclaves parèques, assassins, voleurs.

⁴⁴ C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, v. 2, p. 87.

⁴⁵ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, p. 665: au moment où le roi est fait prisonnier deux hommes sont à ses côtés un «catalan», Galcerán Suárez, et le pauvre homme de Markas; p. 667: parmi les morts sur le champ de bataille on relève la présence de maître Ibrahim le marchand, d'Antoine le cordonnier un sarrasin baptisé.

le roi Pierre I apaise en ordonnant de faire cesser ces tentatives⁴⁶. Makhairas laisse entrevoir que la rivalité entre grecs et latins se manifeste au niveau de la pratique religieuse, de la possession d'images et de reliques. Le vol de la croix de Togni en 1318 par un prêtre latin, retrouvée quelques années plus tard par un jeune berger lui donne l'occasion de flétrir la jalousie des latins, leur sentiment d'envie: «les religieux latins disaient alors que cette croix n'était pas de bois sacré, mais que c'était par sorcellerie que les miracles se faisaient»⁴⁷.

Néanmoins, ce qu'il regrette le plus, ce sont les conversions de l'orthodoxie au catholicisme romain. Au cours de sa chronique deux cas sont cités, à chaque fois le changement de religion, inspiré selon lui par une ambition politique et profane, s'avère lourd de conséquences pour celui qui en a pris l'initiative. Le premier exemple est celui de Sire Philippe le prêtre, conseiller du roi Pierre II, parent de Stavrinou Makhairas, le père du chroniqueur. Devenu prêtre latin et «renégat», il est assassiné après avoir tenté de limiter les ambitions de Thibat Belpharage. Le second est le bourgeois Hypathios, devenu après sa conversion le chevalier Thibat Belpharage, comblé de faveurs par le roi Pierre II, il connaît une fin tragique. Makhairas impute sa chute à son reniement: «il avait renié la foi de ses pères pour se faire latin, mais celui qui apprécie ainsi la religion n'est aimé de Dieu, ni dans ce monde ni dans l'autre». Il exprime très clairement que l'orthodoxie est «la vraie religion», même s'il tolère les latins: «je ne vois pas la nécessité qu'un grec devienne latin [...] si Thibat d'hérétique (c'est-à-dire de rite latin) était devenu chrétien, ce serait différent». Les latins obéissent à Rome, ils sont «apostoliques», alors que les grecs sont catholiques, leur église englobe tout⁴⁸. Si Makhairas reste un chypriote attaché à l'orthodoxie, fidèle serviteur des Lusignan, sa chronique reflète cependant le point de vue des bourgeois grecs et des membres des couches supérieures qui ont fait leur paix avec les latins. La contrainte que ces derniers font peser sur Chypre est indéniable.

À peine la nouvelle de la défaite du roi Janus, de son emprisonnement sont-ils connus que les paysans de l'île se révoltent. Ils s'organisent en découpant l'île en six districts, ils élisent à la tête de chacun un capitaine, à Leunico Alexis un parèque du village de Katomilia, superintendant du bétail royal, attaché à l'office de la chambre du roi «s'intitula roi, tous les paysans se soumirent à lui». Makhairas, bourgeois et serviteur des rois, désapprouve ce soulèvement des paysans dont il énumère les actions: «Ils

⁴⁶ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, p. 91. Le roi Pierre I aurait envoyé à Rome trois chevaliers pour demander au pape de ne plus envoyer de légat afin de ne pas causer de dissensions.

⁴⁷ C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, v. 2, pp. 42 et 67-72.

⁴⁸ R.M. Dawkins, *Recital...*, v. 1, pp. 563, 567, 569, 577, 595. Makhairas évoque encore un cas de conversion dans le conseil de régence il cite sire Thomas Barech, bourgeois grec qui devint un chevalier latin.

ouvrirent de force les celliers des honnêtes gens et prirent les vins, d'autres enlevèrent les blés des aires; d'autres volèrent le sucre et d'autres récoltes des honnêtes personnes». Pendant quelques mois les capitaineries des paysans dominent les campagnes, mais la répression de ce mouvement issu de la défaite et de la vacance du pouvoir est sans pitié. Makhairas constate avec satisfaction que le cardinal régent Hugues de Lusignan fait occuper Leucosie par l'armée de Badin de Nores, maréchal de Jérusalem, il charge le bailli de Paphos d'aller avec ses hommes d'armes à Morpho, à Leuca: «ils allèrent [...] les capitaines furent pendus au gibet, d'autres eurent le nez coupé, d'autres s'enfuirent. Ainsi cessèrent la malice et la révolte de ces maudits paysans»⁴⁹. Lié aux familles dirigeantes chypriotes, Makhairas se range ici aux côtés des latins de l'île parce qu'ils représentent l'ordre politique auquel il est attaché, mais il reste lucide, il ressent les dangers que peuvent faire courir à la souveraineté de l'île l'aide trop intéressée des étrangers, en particulier des Vénitiens et des Génois qui se disputent le contrôle de Chypre. À la différence de Philippe de Mézières dont le regard est plus extérieur, il voit dans l'intervention directe des génois dans l'île une menace réelle pour l'intégrité du doux pays de Chypre, cette menace devient une cruelle réalité quand les génois prennent en gage Famagouste, imposent une lourde indemnité et emprisonnent à Gênes Jacques de Lusignan, avec des chevaliers de l'île gardés en otages⁵⁰. Si les Vénitiens semblent moins dangereux, ils cherchent cependant à influencer les souverains pour maintenir la paix avec le sultan du Caire «en égard aux profits qu'ils tiraient du commerce de Syrie». Leur constante rivalité avec les génois dans l'île déclenche la guerre de 1373-1374 entre les génois et les chypriotes. Mais il y a une menace encore plus lourde, c'est celle des sarrasins et des turcs, face à laquelle les chrétiens ne savent pas s'unir⁵¹. Lorsqu'il s'interroge sur les causes des vicissitudes de son île, Makhairas les impute à la colère divine. Le démon de la luxure s'est emparé du roi Pierre I, la haine a animé les chevaliers de l'île, les trois principaux péchés des chevaliers ont été l'avarice, la jalousie, la pédérastie. Il pense que l'occupation de Famagouste et de toute l'île a été une punition de tous ces péchés: cruautés à l'égard des esclaves venus de Romanie, blasphèmes, médisances, orgueil engendré par la richesse, mépris du peuple et surtout

⁴⁹ C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, v. 2, pp. 390-392. Alexis est pendu le 27 mai 1427, le jour où le roi Janus arrive à Paphos. Makhairas énumère les capitaineries de Le fka au sud de la baie de Morphou, Limassol, O reini au sudouest de Leucosie, Peristerona, Morphou, Leflkoniko.

⁵⁰ C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, v. 2, pp. 209, 211, 213. Les capitaines des galères firent sortir tous les esclaves qui allèrent saccager tout ce district et capturant beaucoup d'hommes et de femmes. Plusieurs s'enfuirent dans les montagnes et les génois enlevèrent des vivres et des animaux en grande quantité.

⁵¹ C.Sathas, E. Miller, *Chronique...*, v. 2, pp. 95, 99, 105, 183-191.

«ils ont tué comme un porc le roi qui a honoré Chypre»⁵². Les génois ont donc été les instruments de la colère de Dieu. De ce regard plus subjectif que l'essai onirique de Philippe de Mézières, ou les récits des voyageurs, on recueille l'image du doux pays de Chypre sous la domination des Lusignan, avant que les Vénitiens ne dominent l'île de 1489 à 1571. Comme l'avait redouté Makhairas, Chypre perd sa souveraineté au profit de Venise⁵³, en 1570-1571 la menace turque devient une réalité pour l'île après l'expédition et l'occupation ottomane. La population dont Philippe de Mézières et Léonce Makhairas prévoaient le sort tragique survit, elle réussit à s'adapter à la situation nouvelle⁵⁴. Elle conserve malgré tout le sentiment de son identité chypriote. Cette île qui a vu tant d'étrangers sur son sol peut reprendre à son compte les paroles de consolation que l'on avait adressées au roi Pierre II, alors prisonnier des génois: «tous ces gens là passeront et toi, le vrai seigneur, tu resteras, parce que l'eau s'en va et le sable reste, c'est-à-dire les étrangers s'en vont et les indigènes resteront»⁵⁵. Pour Makhairas, c'est ce sable lourd que les étrangers ne pourront pas détruire. D'ailleurs plusieurs de ces familles étrangères ont réussi à s'incorporer dans le mélange local, si on en croit des sources qui parlent de collaboration avec le nouvel occupant allant jusqu'à l'islamisation, qui a permis à certains de conserver leurs terres et leurs biens.

⁵² C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, pp. 237 et 273.

⁵³ B. Arbel, «Résistance ou collaboration? Les Chypriotes sous la domination vénitienne», *État et Colonisation...*, pp. 131-145. Cherche à présenter les relations des grecs et des latins comme une osmose dépourvue d'antagonisme.

⁵⁴ C.P. Kyrris, «Modes de survivance, de transformation et d'adaptation du régime colonial latin de Chypre après la conquête ottomane», *État et Colonisation...*, pp. 153-157. Point de vue neuf; il insiste surtout sur les formes d'adaptation des classes dirigeantes et la formation d'une grande communauté chypriote grecque à Venise et sur l'afflux de nouveaux venus occidentaux à Chypre. Autre point de vue et controverse à ce propos, voir B. Arbel, «Résistance ou collaboration? Les Chypriotes sous la domination vénitienne», pp. 131-143, et P.W. Edbury, «La classe des propriétaires terriens franco-chypriotes et l'exploitation des ressources rurales de l'île de Chypre», *État et Colonisation...*, pp. 145-152.

⁵⁵ C. Sathas, E. Miller, *Chronique...*, v. 2, p. 281; et p. 225, la déclaration des gens de Cérines à Jacques de Lusignan: «tous nous te voulons, nous te regardons comme notre seul seigneur, parce que personne plus que toi n'aime notre île».